NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

113 N° 4 1991

L'actualité de saint Jean de la Croix

Wilfried STINISSEN (ocd)

p. 481 - 497

https://www.nrt.be/es/articulos/l-actualite-de-saint-jean-de-la-croix-424

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'actualité de saint Jean de la Croix

L'Église célèbre cette année le IV^e^ centenaire de la mort de saint Jean de la Croix. Il est passé au Père le 14 décembre 1591, âgé de 49 ans. Sa courte vie a cependant été assez longue pour lui permettre d'atteindre les plus hauts sommets de la vie mystique, tout en collaborant avec sainte Thérèse de Jésus à la réforme de l'Ordre du Carmel.

Ce n'est certes pas mon intention de présenter ici sa biographie. L'essentiel pour nous, c'est son message. Je voudrais montrer que ce message est extrêmement actuel, au moins autant que lors de sa diffusion dans l'Espagne du XVI^e^ siècle.

I. - Un maître à prier

Un premier titre s'impose quand on aborde Jean de la Croix: c'est un incomparable maître à prier. Qui veut apprendre à prier, fera bien de se mettre à son école. Peu d'hommes sans doute, dans l'histoire de la spiritualité, ont prié comme lui, qui fut un des plus grands orants de tous les temps. De plus, il excelle dans l'art de transmettre en quelque sorte cette prière, de l'expliquer si clairement et simplement qu'il entraîne aisément la conviction.

Sa grande force et son actualité résident dans sa description détaillée du passage de la prière méditative à la prière contemplative, ou autrement dit, d'une prière réfléchie et dans laquelle on use de paroles, à la prière silencieuse. Pour Jean de la Croix, la prière est un amoureux être-ensemble avec Dieu. À l'évidence, cette présence mutuelle évolue, tout comme l'amour entre les créatures. Dans les premiers temps, les amoureux vivent leur amour tout autrement qu'après des années de joies et de peines partagées ensemble; si au début, on a beaucoup à dire et à demander; progressivement tout devient plus paisible, plus tranquille.

Pour Jean, il s'agit de ne pas perdre de temps sur le chemin qui mène vers Dieu. Il croit plus au silence qu'en un flot de paroles et de pensées: «Le meilleur moyen que nous ayons pour avancer, c'est de garder en présence de notre grand Dieu le silence de

l'appétit et celui de la langue. Le langage qui se fait mieux entendre de lui est l'amour silencieux» (*PA* 130)[1].

Cette préférence pour le silence vient encore d'un autre motif plus profond. Le saint est convaincu que la prière, nous n'avons pas à la «fabriquer» nous-mêmes: elle est déjà là. Une prière trinitaire sourd dans le cœur de tout baptisé. Au lieu de produire notre pauvre prière, tendons l'oreille à la prière originelle jaillie au fond de notre être. Jean exprime toute sa pensée à ce sujet dans la célèbre sentence: «Le Père a dit une parole, qui est son Fils, et il la dit toujours dans un éternel silence, et c'est dans le silence que l'âme l'entend» (*PA* 98). Prier n'est donc pas d'abord une activité humaine, mais une activité divine. Lorsqu'on entend le mot «contempler», on songe à un regard admiratif, à une sorte d'intuition spirituelle. Au contraire, lorsque Jean définit la contemplation, il la considère comme l'œuvre de Dieu: «La contemplation n'est autre chose qu'une infusion secrète, pacifique et amoureuse de Dieu en l'âme; et cette infusion, *lorsqu'elle ne rencontre pas d'obstacle,* embrase l'âme de l'esprit d'amour» (*NO* I, 10, 6). Il s'agit de la contemplation de Dieu, de *son* regard sur nous. Le travail de l'homme consiste uniquement à ne pas y mettre «obstacle», et cela, en demeurant amoureusement attentif à l'amour de Dieu.

Saint Jean désire fortement que l'on s'engage le plus vite possible dans cette prière paisible et silencieuse; cela paraît dans ses véhémentes protestations contre les directeurs spirituels qui obligent leurs pénitents à réfléchir dans leur prière sur les vérités de la foi, alors qu'ils ressentent un grand désir de silence. Ici, le saint perd sa douceur habituelle et trahit son tempérament espagnol:

> Ces gens n'ont aucune idée des voies spirituelles. Ils infligent à Dieu une grande injure et lui manquent singulièrement de respect en portant leur main maladroite sur l'œuvre de Dieu. Il en a tant coûté à Dieu pour amener ces âmes jusque-là! il met à si haut prix la réussite de son dessein de les introduire dans cette solitude afin de pouvoir leur parler au cœur... S'ils ne connaissent pas la voie spirituelle par laquelle marche l'âme, qu'ils ne s'y entremêlent point maladroitement, et qu'ils laissent ce soin à de plus entendus... Voilà comment un maître peut, en véritable aveugle, barrer le passage à la vie de l'âme qui est l'Esprit Saint... les uns agissent avec

1. Les citations de saint Jean de la Croix sont extraites des *Oeuvres complètes de Jean de la Croix,* trad. Marie du Saint-Sacrement, carmélite, Paris, Éd. du Cerf, 1990. Abréviations: *PA* = *Paroles de lumière et d'amour; MC* = *Montée du Carmel; NO* = *Nuit obscure; CS* = *Cantique spirituel; VF* = *Vive Flamme d'Amour.*

En ce qui concerne le *Cantique spirituel* et la *Vive Flamme,* on a opté pour la rédaction B.

connaissance de cause, les autres par igorance. Mais ni les uns ni les autres ne resteront sans châtiment (*VF* 3, 54.56.62).

Vraiment il n'est pas tendre pour ses collègues!

Parmi les grands mystiques, aucun, que je sache, n'a décrit aussi clairement que Jean de la Croix cette prière contemplative.

L'âme doit se borner à une amoureuse attention vers Dieu, sans actes particuliers. En un mot, elle doit se comporter passivement, sans efforts personnels, se contentant d'une amoureuse et simple attention, à peu près comme une personne qui tient les yeux ouverts pour regarder avec amour (*VF* 3, 33).

Le paysan dont parle le curé d'Ars donne un exemple classique de cette prière simple; le saint lui demande ce qu'il fait si longtemps à l'église; il lui répond: «je l'avise et il m'avise.»

Avant le Concile, il était normal que prêtres et religieux fassent chaque jour une demi-heure de méditation. Les prêtres séculiers, le matin avant la messe, assis près du confessionnal, récitaient le bréviaire ou se livraient à leur méditation. On enseignait habituellement dans les séminaires et les noviciats une méthode qui la divisait en plusieurs parties: la préparation, un certain temps de réflexion sur un mystère de foi particulier ou un passage d'évangile; on stimulait ensuite les sentiments, pour terminer par l'offrande de soi et une bonne résolution. Au cours de toute ma vie, je n'ai rencontré que deux personnes capables d'assimiler cette méthode et de s'y sentir à l'aise. Il est certain que cette forme de prière s'avère trop compliquée pour nos contemporains. Actuellement, la vie mouvementée, au rythme effréné, nous inflige une telle avalanche d'images, de slogans et de publicités déversées par les mass médias, que nous nous sentons le plus souvent trop fatigués, trop tiraillés pour «penser» encore à Dieu, fût-ce une demi-heure. Nous éprouvons surtout la nécessité de rassembler notre être dispersé, de recréer à nouveau notre unité intérieure et de reposer notre tête lasse dans une grande simplicité.

Tant de personnes cherchent le salut dans la méditation orientale parce que l'Église ne sait pas tirer parti de ses propres trésors de spiritualité et de mystique. Si Jean de la Croix rencontrait tous ceux qui s'initient à la méditation transcendantale de Maharishi ou du Zen, il leur dirait certainement: «Pourquoi cherchez-vous si loin? Ce que vous cherchez en Orient, vous le trouvez également, et même en mieux, dans la tradition chrétienne. L'unité, la liberté, la joie intime que Maharishi vous promet, vous sont

offertes aussi dans la prière contemplative.» Je suppose que le saint leur expliquerait aussi les risques de cette méditation orientale. On explore l'étendue de son intériorité, on expérimente qu'on est plus grand, plus large et plus profond qu'on ne le pensait, et c'est merveilleux. La prison devient plus spacieuse; elle accorde plus de liberté de mouvement. Mais finalement... on y reste quand même! On ne sort pas vraiment de soi-même. Tout au contraire, dans la prière contemplative chrétienne l'attention porte vers un Toi, vers l'Autre.

Durant les cours d'oraison que je donne en Scandinavie, je rencontre souvent des participants qui ont pratiqué pendant toute une période la méditation transcendantale et qui, après le premier enthousiasme, revenus au point mort, découvrent dans la prière chrétienne une nouvelle dimension libératrice. La méditation transcendantale conduit certains, et en peu de temps, à une relaxation profonde. Le sentiment d'unité et de rattachement au cosmos, qui surgit dans cette relaxation, peut être une expérience écrasante. Mais les désirs éveillés tournent court en définitive. Le sens suprême de l'existence ne se révèle pas dans le lien cosmique avec tout ce qui est, mais dans l'amour de personne à personne. L'homme est né pour l'amour, et l'amour ne consiste pas à se fondre dans l'univers comme une goutte d'eau disparaît dans l'océan; l'amour, c'est se perdre en un toi et, dans cet abandon, devenir totalement soi-même. La prière contemplative que Jean de la Croix nous enseigne ne procure pas un bienheureux sentiment cosmique, mais le repos en Dieu. Dieu, dit Jean, est comme le soleil, qui remplit votre maison de sa lumière. Pourvu que vous ouvriez la fenêtre, il entrera certainement chez vous (cf. *VF* 3, 46.47). Prier, c'est s'exposer aux rayons de l'amour de Dieu.

Loin d'opposer Maharishi à Jean de la Croix, je crois, au contraire, que la prière contemplative, telle que le saint la décrit, peut apprendre quelque chose de la méditation transcendantale. Comme chacun le sait, la technique de cette méditation est extrêmement simple, — bien qu'on paie assez cher pour l'apprendre. Tout consiste à répéter un seul mot, qu'on appelle *mantra.* Vous vous asseyez à l'aise, de préférence le dos droit; vous fermez les yeux et dites intérieurement, durant vingt minutes, par exemple le mot 'kirim'. Si cela réussit, et c'est le cas chez bien des adeptes, vous parvenez rapidement à un niveau plus profond de vous-même. Les soucis, l'agitation, le travail, tout disparaît. Vous vous apaisez. Cette répétition recèle une force extraordinaire.

Cette force, il n'est pas mauvais de l'insérer dans la prière

chrétienne. Au lieu d'un *mantra* neutre, je puis répéter une courte prière: «Viens, Seigneur Jésus» ou «Abba, Père». Il s'agit alors d'une sainte répétition, qui me rend de plus en plus paisible en Jésus ou dans le Père. L'Église orientale a découvert plus tôt que nous la force de la répétition. Celui qui pratique la prière de Jésus se contente de répéter cette brève invocation: «Seigneur Jésus Christ, prends pitié de moi.» En Occident également on repère des traces de cette prière de répétition. On dit de saint François qu'il répétait durant des heures: «Mon Dieu et mon Tout». L'auteur anglais de l'œuvre médiévale *Le Nuage de l'Inconnaissance* pousse cette méthode à l'extrême. Non seulement il veut qu'on se limite à la répétition d'un seul mot, mais il recommande même de choisir un monosyllabe, par exemple *love.*

D'après Jean de la Croix, un débutant ne peut pas se risquer immédiatement à la prière contemplative. Il convient d'abord de créer une relation d'amitié, en pensant activement à Dieu et en s'entretenant amoureusement avec lui. Lorsqu'on est «enflammé d'amour», et alors seulement, on peut se tenir très simplement et paisiblement en Dieu, sans beaucoup de pensées ni de paroles. Celui qui recherche trop tôt la prière contemplative connaîtra inéluctablement les distractions désespérantes. Grâce à la redécouverte de la sainte répétition, on entre beaucoup plus rapidement dans la prière contemplative. Même celui qui n'est pas encore enflammé d'amour peut se joindre à la prière du Saint-Esprit et dire avec Jésus: «Abba, Père». Cette répétition nourrit et fortifie l'amour; c'est l'amour en action. Et, en même temps, on éprouve l'attirance d'une zone plus profonde, où règne un autre climat, que traduit au mieux le mot de *paix.* Dans cette paix, l'attention amoureuse, comme un fleuve, coule paisiblement vers la mer. Et la répétition continuelle du même mot maintient le fleuve dans son cours.

Sans doute n'a-t-on jamais éprouvé comme aujourd'hui un aussi grand besoin de prière contemplative. L'inflation de la parole rend bien des personnes allergiques à la multiplication des discours. Même dans la liturgie, la parole risque de devenir envahissante. On se plaint un peu partout d'une liturgie verbeuse. Dans les groupes de prière, qui se multiplient très heureusement, on parle souvent beaucoup trop. Jean de la Croix nous apprend que la prière peut être beaucoup plus simple, et en même temps beaucoup plus profonde. On voit l'énorme différence entre jongler avec des *idées sur* Dieu, *parler avec* Dieu ou bien simplement *être en* Dieu. Cette

prière n'exige aucune énergie: elle en donne. C'est une plongée bienfaisante dans le silence, dans le silence de Dieu.

II. - Guide au pays de l'expérience mystique

Lorsqu'en 1926, Jean de la Croix fut déclaré Docteur de l'Église, il reçut en même temps le titre de *Doctor mysticus.* Il est «le» grand Docteur dans l'expérience mystique. Et comme tel, il a quelque chose de très important à nous dire.

L'opinion de Karl Rahner: «Le chrétien de demain sera un mystique, ou il ne sera pas», est bien connue. Lorsque la foi s'enracinait dans une culture chrétienne, lorsque la société était pénétrée de valeurs chrétiennes, lorsque chaque dimanche on voyait une multitude de personnes se rendre à l'église, le livre de prières à la main, pour assister à la grand-messe, il était relativement facile de croire et de garder la foi. Croire allait presque de soi. La foi personnelle n'était sans doute pas toujours très profonde, mais elle se maintenait grâce à la foi des autres, qu'on voyait à sa droite et à sa gauche. Ce temps est quasi révolu. On constate, peut-être plus clairement en Suède, ce pays qui passe pour le plus sécularisé du monde et, en bien des domaines, plus avancé que d'autres en Europe de l'Ouest, à quel point la parole de Karl Rahner se réalise déjà. La grande masse est totalement étrangère à la foi. Mais ce que la chrétienté et l'Église ont perdu en quantité, elles l'ont gagné en qualité. Chez le «petit reste», vit une foi plus solide et profonde que celle des chrétiens moyens d'autrefois; et une foi profondément vécue engendre normalement une expérience spirituelle. Quand ces personnes ont le bonheur de rencontrer Jean de la Croix sur leur chemin, elles font l'économie d'une grande perte de temps et d'énergie.

Mais le saint livre un message pour les autres aussi, pour ceux qui n'ont jamais rencontré l'Église ou s'en sont détournés. Il est difficile à l'homme de ne croire en rien. Quand l'Église ne répond pas à son attente, il cherche ailleurs, dans l'astrologie, la méditation transcendantale, l'anthropologie culturelle, auprès de l'un ou l'autre gourou, ou encore dans l'une des nombreuses sectes qui apparaissent un peu partout. L'ensemble des mouvements groupés sous le nom collectif de *New Age* indique une faim d'expérience spirituelle. Que cette faim soit particulièrement aiguë de nos jours ne doit pas nous étonner. Dans un monde de chiffres et de nombres, d'ordinateurs et de statistiques, dans un monde où la technique s'arroge

le dernier mot, les valeurs typiquement humaines n'ont pas de place. Quelque part au tréfonds de chaque homme habite un insondable désir de réalité transcendante, un désir d'amour, de sens, de solidarité. Un désir de protection, de *sécurité.*

En principe, l'Église pourrait rassasier cette faim dévorante, car elle possède un trésor d'expérience mystique. Mais qui transmet cette expérience? Où trouver des guides spirituels accoutumés à l'expérience de Dieu et capables ainsi d'aider les autres à se *laisser* toucher par Dieu? L'expérience spirituelle mystique semble remisée quelque part au grenier, sous une bonne couche de poussière. L'Église rencontre les mêmes difficultés que Gorbatchev: une récolte considérable, de la nourriture en abondance, mais des problèmes de transport...

Qu'on me permette de puiser ici dans mon expérience personnelle. Mes cours d'oraison comptent souvent un bon nombre de personnes «en recherche», maintes fois déjà engagées dans des essais de méditation orientale, qui leur ont procuré quelque expérience. Lorsqu'elles aperçoivent, tout ébahies, la possibilité d'expérimenter dans le cadre de la pure prière chrétienne, elles ressentent le désir d'un contact plus intime avec l'Église. Or, pour elles, concrètement, l'Église s'identifie au curé de la paroisse où elles habitent. Mais que se passe-t-il si le curé n'a pas lui-même l'expérience de la prière, s'il hausse les épaules quand elle lui font part de leur désir? Que se passe-t-il lorsque, dans l'enseignement ou la prédication, la doctrine de l'Église se présente comme une série de vérités abstraites, un squelette complètement décharné? Ces gens cherchent la vie. Or on ne vit pas de vérités abstraites. Il est décourageant de voir des personnes déjà très proches de Dieu — plus proches peut-être que certains chrétiens pratiquants connaissant par cœur le Credo — mises à distance par l'Église officielle. Mais si le représentant de l'Église montre, par sa manière d'être et de parler, que Dieu n'est pas pour lui une notion abstraite, mais un Dieu vivant, qui le rend heureux et dans l'amour de qui il se sait abrité, alors il y a chance que ces personnes franchissent le seuil. Le Cardinal Danneels, dans sa brochure de Noël 1990, n'hésite pas à écrire:

> Peut-être n'est-ce pas tout à fait à tort que *New Age* accuse le christianisme d'un manque d'expérience vécue, de méfiance à l'égard de la mystique, d'incessantes exhortations morales et d'une insistance exagérée sur l'orthodoxie de la doctrine. Dans les dernières années surtout, le christianisme a presque été réduit à un système éthique. Le credo, en tant que doctrine de vie et source d'expé-

rience religieuse ou mystique, a été fort oublié. Beaucoup se sont fatigués de ce moralisme obstiné et sont allés chercher la paix ailleurs[2].

De nombreux prêtres et théologiens restent sceptiques à l'égard de tout ce qui s'appelle expérience. Ils disent: «Pour nous, c'est une question de foi, non d'expérience.» Comme si la foi et l'expérience s'excluaient! Celui qui lit le Nouveau Testament sans préjugés reconnaîtra qu'il y a bien des expériences dans la religion chrétienne. Jésus n'a jamais dit que vivre avec lui est une expédition au désert. Celui qui se représente ainsi la vie chrétienne ne doit pas s'étonner si des jeunes abandonnent le christianisme et l'Église pour aller s'informer d'autres traditions, qui leur promettent une plénitude de vie et de joie. Qu'on n'y voie pas un refus du christianisme comme tel, mais une protestation contre une religion qui a perdu son authenticité.

Jésus *promet* paix, joie et vie à tous ceux qui le suivent. La paix et la joie peuvent s'expérimenter. Une joie que je ne pourrais jamais ressentir serait une joie étrange! Jésus promet paix et soulagement à tous ceux qui sont épuisés et vont à lui. Que vaut un soulagement dont je ne puis jamais avoir conscience? Paul qualifie celui qui est dans le Christ de création nouvelle (*2 Co 5*, 17). Comment devenir une création nouvelle sans en rien remarquer? Nous nous sommes habitués à interpréter de tels textes de façon minimaliste, comme s'il s'agissait d'une vérité à accepter dans la foi nue, mais que nous ne connaîtrons jamais d'aucune manière. Comment a prévalu une interprétation si étrange et artificielle? Je soupçonne beaucoup d'entre nous — peut-être surtout des théologiens — de n'éprouver jamais ni cette paix, ni cette joie. Pour apaiser notre conscience, nous rationalisons le fait. Nous faisons de nécessité vertu! Au lieu de reconnaître honnêtement ce qui manque à notre vie, nous déclarons que notre foi, insensible et sans chaleur, représente une situation normale.

Mais, objectera-t-on, n'est-ce pas risqué d'attacher de l'importance aux sentiments et aux expériences? Effectivement. Et les mystiques, qui précisément ont le plus expérimenté Dieu, nous mettent en garde et répètent à temps et à contretemps qu'il ne faut pas s'arrêter aux expériences. Mais ce risque ne menace-t-il pas aussi l'amour humain? Et ne sommes-nous pas bien intrépides et audacieux, lorsqu'il s'agit de prendre ce risque-là? Que resterait-il de la littérature et

2. Card. G. DANNEELS, *Le Christ ou le Verseau?*, Mechelen, Service de Presse de l'Archevêque, 1990.

de l'art, s'ils mettaient entre parenthèses tout ce qui exprime la joie et la souffrance dans le contact avec l'aimé? Le *Cantique des Cantiques* ne craint pas de chanter l'ivresse amoureuse de l'époux et de l'épouse.

Dieu nous a créés de telle sorte que tout notre être est un immense appel vers lui. Il veut remplir ce vide incommensurable: comment ne pas être heureux quand il commence à s'y employer? Est-ce une faute d'expérimenter ce bonheur? de le goûter? Est-ce un mal certain de le désirer? L'Église ne prie-t-elle pas inlassablement: «Fais luire ta face et nous serons sauvés» (*Ps 79*)? Ne nous demande-t-elle pas de nous réjouir sans cesse des consolations du Saint-Esprit? Notre amour sera-t-il absolument un «amour pur», totalement réduit à l'*agapè*, sans aucune place pour l'*éros*?

Quiconque expérimente quelque chose de Dieu témoignera à quel point sa vie en fut bouleversée. Un séjour au Thabor, si bref soit-il, laisse des traces. L'Orient en a fortement conscience. Notre théologie gagnerait à s'inspirer davantage de l'Orient en ce qui concerne le respect pour l'expérience de Dieu.

Mais en même temps, on n'oubliera pas que le Christ nous a sauvés sur la croix dans une «non-expérience» absolue. La tension entre le Thabor et le Golgotha appartient à l'essence même du christianisme, et surtout de l'amour. Et la tâche des mystiques est précisément de maintenir cette tension vivante.

Aucun mystique sans doute ne balise aussi clairement que Jean de la Croix le chemin qui passe à travers ce pays aride et brûlant. Il est l'homme tout indiqué pour accueillir les adeptes du *New Age* et, soyons-en assurés, ses *Oeuvres*, de même que celles de Maître Eckhart et Teilhard de Chardin, sont lues dans ces milieux.

Jean de la Croix ne craint pas de parler d'expériences. Pour lui, la vie est une grande aventure d'amour avec Dieu. Dans son *Cantique spirituel* — un long poème de quarante strophes, inspiré du *Cantique des cantiques* —, il décrit toutes les péripéties de cette aventure. Ce poème est un sommet de la poésie amoureuse de tous les temps. Jean y chante la bienheureuse présence du Bien-Aimé et la brûlante douleur causée par son absence: éternel jeu d'amour. Il explique, dans son commentaire, comment *toutes* les forces de l'homme sont absorbées par l'amour. Alors que le bouddhisme s'efforce d'éteindre les quatre passions de l'âme: la joie, l'espérance, la crainte et la douleur, Jean de la Croix prend à la lettre le premier commandement: «Tu aimeras ton Dieu de *toutes*

tes forces.» Ainsi l'énergie de la passion est-elle intégrée dans l'amour. Jean distingue trois sortes d'expériences, de qualité totalement différente. D'abord l'expérience du débutant, qui vit encore au niveau superficiel des émotions. L'homme qui se convertit à Dieu, qui entre consciemment dans une relation d'amour avec Dieu, se sent heureux. Le saint décrit en termes chaleureux cette première expérience de bonheur:

> Lorsqu'une âme s'est fermement résolue à servir Dieu, Il la nourrit spirituellement et lui fait goûter les douceurs de son amour. Telle une mère pleine de tendresse réchauffe son petit enfant sur son sein, le nourrit de son lait, le porte entre ses bras et le couvre de caresses... L'âme trouve son bonheur à donner de longues heures, et même des nuits entières, à l'oraison; la pénitence fait ses délices; les jeûnes lui causent une vraie jouissance (*NO* I, 1, 1.2).

Au XVI[e] siècle, dans la méridionale Espagne, les émotions sont excessives. Nous, habitants du Nord, sommes plus froids et regardons les choses de façon plus sereine. Reste que la joie accompagne toujours la découverte de Dieu.

Jean de la Croix a grand souci qu'on ne s'attache pas à cette première expérience. Il faut avancer. Une autre étape nous attend, à un niveau plus essentiel, pour laisser la place à des sentiments plus profonds; en fait ce ne sont pas des sentiments, mais nos mots sont trop pauvres pour exprimer ces réalités: «Tout ce que ces âmes peuvent dire, c'est que leur âme est contente et en paix, qu'elles sentent l'action de Dieu (*que sienten a Dios*) et qu'il leur semble aller bien» (*NO* II, 17, 5). Mais on ne peut pas dresser sa tente ici non plus. On aime Dieu avec le meilleur de soi-même; on est tendu de tout son être vers lui, mais on touche encore le sol. On avance encore à son propre rythme. On tient encore à soi-même, d'une façon ou d'une autre.

Jean de la Croix ne veut pas qu'on s'arrête sur la pente, à mi-chemin de la montée. Il veut conduire l'homme au sommet de la montagne, là où l'on ne «marche» plus, mais où l'on est porté. Là-haut, tout se passe au rythme trinitaire. Pour qui essaie fidèlement de ne se rechercher en rien, de se quitter continuellement lui-même et de vivre uniquement pour l'Aimé, vient le jour où Dieu le kidnappe et l'attire à lui. On est en quelque sorte 'catapulté' hors de soi et établi définitivement en Dieu. On ne s'appartient plus, on appartient à Dieu, comme sa propriété. Alors on n'aime plus Dieu avec le meilleur de soi-même, on l'aime avec un amour divin. Dieu aime Dieu. Alors on ne se soucie plus d'expérimenter Dieu ou non. On dit avec sainte Bernadette: «Ce qui

me regarde, ne me regarde plus.» La révolution copernicienne est accomplie; autrefois, j'étais le soleil et Dieu, une planète: Dieu était là pour moi. Maintenant, Dieu est le soleil et moi, sa planète: je suis là pour lui.

Mais le fait qu'on ne se replie plus, en rien, sur soi-même, l'absence totale de toute préoccupation du *moi,* est précisément une nouvelle expérience, que l'on ne possède pas, mais dans laquelle on est introduit. La plupart des personnes savent le bonheur intime et la satisfaction que l'on éprouve lorsqu'on s'oublie soi-même pour rendre les autres heureux. Cette joie dans son jaillissement initial n'est pas encore contaminée par l'égoïsme. Dieu nous a créés à son image, à l'image de son Être trinitaire, comme relation substantielle. À cause de cela, nous sommes heureux lorsque nous nous quittons nous-mêmes. Celui qui se quitte *totalement* lui-même et *devient* pure relation, peut participer au bonheur désintéressé de Dieu. Ici, le filet est rompu et l'oiseau est libre (cf. *Ps 123*). «Désormais par ici il n'y a plus de chemin, parce qu'il n'y a pas de loi pour le juste; il se tient lieu de loi», écrit Jean de la Croix tout en haut du croquis du Mont Carmel, qu'il a dessiné de sa main pour chacune de ses filles spirituelles du Carmel de Beas.

Le sentiment cosmique, tant prisé dans le *New Age,* nous est offert ici à plein. «Telle est la délectation propre à ce réveil: connaître les créatures par Dieu, au lieu de connaître Dieu par les créatures» (*VF* 4, 5). Avant de prier on s'arrêtait à l'aspect extérieur des choses et on voyait combien tout est disparate, pure dispersion. Maintenant on perçoit la face intérieure des choses, et comment tout se tient, parce que tout découle de l'unique main créatrice de Dieu. Partout on rencontre Dieu. Peu de mystiques chrétiens ont exprimé le sentiment cosmique aussi magistralement que saint Jean de la Croix. Il le traduit si radicalement que le théologien, de prime abord, dans sa hantise du panthéisme, fronce les sourcils. *Mi amado las montañas,* chante saint Jean:

> L'Aimé, c'est pour moi les montagnes,
> Les vallons boisés, solitaires,
> Toutes les îles étrangères
> Et les fleuves retentissants,
> C'est le doux murmure des brises caressantes (*CS,* 14)

Le Bien-Aimé est tout cela. Cette vision cosmique date des origines du christianisme. Nous la trouvons déjà chez les deux grands théologiens du Nouveau Testament, Jean et Paul. «Et moi, élevé de terre», dit Jésus, «j'attirerai tout à moi» (*Jn 12,* 32). De son

côté, Paul voit comment toutes choses seront «ramenées sous un seul Chef, le Christ, les êtres célestes comme les terrestres» (*Ep 1*, 10).

III. - Le mystique de la nuit obscure

Peut-être Jean de la Croix est-il connu surtout comme le mystique de la nuit obscure. Cela aussi le rend accessible aux hommes de notre temps. La traduction de la *Nuit Obscure* en suédois en est à sa troisième édition, alors que la première édition des autres *Oeuvres* n'est pas épuisée. Beaucoup se reconnaissent dans les descriptions sanjuanistes. Le Saint-Père, dans sa lettre au Général de l'Ordre du Carmel à l'occasion de l'ouverture de l'année jubilaire, parle d'une nuit obscure collective. L'absence apparente de Dieu — je dis «apparente», car Dieu ne peut jamais être réellement absent —, cette absence qui torture le mystique à certaines périodes de crise, est devenue une expérience générale. Dieu n'est plus une réalité évidente, qui résout tous les problèmes et répond à toutes les questions.

On a défini notre temps comme un temps sans père. Dans la vie de beaucoup d'enfants, le père n'a jamais été présent, ou a disparu très vite. Sans père terrestre, il est difficile de considérer le Père céleste comme une «réalité»; d'où l'angoisse.

L'explosion de la technique nous fascine, mais est également une source d'angoisse. Le sens moral de l'homme n'évolue pas au même rythme que ses connaissances techniques. Un abîme sépare l'intelligence de la sagesse, la tête du cœur. Qui ne songerait ici aux risques inouïs de l'énergie nucléaire, aux manipulations génétiques, qui menacent de pervertir la nature spécifique de l'homme? Et que dire des foyers de violence un peu partout? Tout cela engendre l'angoisse, l'insécurité et, au sein même de notre déploiement de puissance, un sentiment d'impuissance.

Qui s'étonnera dès lors que la vie de bien des gens soit marquée, plus qu'autrefois, d'obscurité? Ils expérimentent l'existence comme une nuit obscure, oui, comme un enfer. Il ne s'agit pas toujours — et même pas du tout, la plupart du temps — de la nuit obscure de Jean de la Croix, au sens strict du mot. On y rencontre toutefois des éléments communs, et celui qui ouvre au hasard le livre du saint se sent souvent compris. On peut donc parler d'une certaine universalisation de la nuit, à condition de prendre le terme au sens large.

Ceux qui traversent la nuit spécifique de Jean de la Croix comprennent, au moins dans les moments de clarté, qu'ils sont solidaires de toute l'humanité. Aussi paradoxal que cela paraisse, à cause de l'athéisme actuel les habitants des monastères contemplatifs se sentent souvent proches de leurs contemporains «hors les murs». Les mystiques sont bien équipés pour dialoguer avec les athées.

Bien que Jean de la Croix dépeigne l'expérience d'être-sans-Dieu sous les couleurs les plus sombres, au moyen de nombreuses citations des prophètes et surtout du Livre de Job, son écrit apparaît au lecteur comme un *liber consolationum,* un livre de consolation. Il ressemble en cela à l'Apocalypse. Celui qui lit la *Nuit obscure* jusqu'au bout se sent «consolé». Et dans la consolation l'obscurité devient transparence. La souffrance physique et psychique, l'angoisse, l'abandon, tout acquiert un sens, car en tout cela *Dieu* est à l'œuvre. Ce qui semblait un signe de l'absence de Dieu manifeste en réalité son intense — on serait même tenté de dire: sa trop intense — présence. Au lieu d'un Dieu silencieux, il est un Dieu qui parle de façon si assourdissante qu'il en perce les tympans.

Pourquoi la confrontation avec Dieu se révèle-t-elle non pas uniquement source de joie, mais aussi de douleur? À cause de la situation de l'homme. Ce que la théologie appelle péché originel signifie concrètement que l'homme, créé à l'origine pour donner, vit maintenant pour accaparer. Au lieu de vivre pour les autres, il vit pour lui-même. L'homme ouvert, large, transparent des origines est devenu fermé, étroit et opaque. Dieu a créé l'homme infiniment large: «L'âme dont la capacité est infinie», écrit Jean de la Croix (*MC* II, 17, 8). Par l'égoïsme, cette capacité a rétréci. Lorsque Dieu entre dans une âme, Il est contraint de rétablir sa mesure primitive, ou mieux, sa mesure illimitée. Est-ce surprenant qu'alors l'âme soit ébranlée? Ou, pour qui préfère l'image de saint Augustin, l'homme pécheur est un *homo incurvatus in se,* replié sur soi. Nous pouvons nous représenter Dieu comme un chiropracteur, qui manipule les vertèbres et transforme l'*homo incurvatus* en *homo erectus.* Pour un résultat magnifique, nul ne s'étonnera que le traitement soit douloureux.

On peut aussi considérer le péché originel comme une farouche volonté d'indépendance. L'homme, qui jusque-là avait vécu en harmonie avec Dieu, se détourne de Dieu pour se créer un avenir personnel. Et la parabole de l'enfant prodigue commence ici... L'homme mène contre Dieu une «guerre d'indépendance» qui, bien

sûr, est sans espoir. «Jeune homme, jeune homme, tes bras sont trop courts pour lutter avec Dieu», lisions-nous au collège, dans Anton Van Duinkerken. Dans ses rapports avec Dieu, l'homme n'est jamais «affranchi du joug». Il est et reste créature, et cela implique une totale dépendance. La grande séparation, fruit du péché, s'avère, si nous y regardons de plus près, une illusion. Je ne puis jamais exister sans Dieu. Mais je puis l'imaginer et agir en conséquence. Je vis alors à côté de la réalité. Or, par la thérapie de la nuit obscure, Dieu me confronte à la réalité. Il m'invite à déceler dans ma prétendue autonomie une grandiose illusion. Il entrave mes projets, y met «des bâtons dans les roues», surtout dans leur conception, parfois aussi dans leur réalisation. Il semble me dire avec un fin sourire: «Tu n'es pas capable de prier aussi bien que tu le pensais», non pour me tourmenter, mais pour que je comprenne et avoue: «Je ne sais pas prier; prie toi-même en moi.»

La révolution copernicienne n'est décidément pas facile. Elle coûte sang et larmes. Notre personnalité profonde aussi bien que superficielle doit se rendre. Dieu parfois semble un bulldozer, qui jette bas la vieille maison. «Il n'y a sur cette montagne que la gloire et l'honneur de Dieu», écrit Jean de la Croix sur son croquis du Mont Carmel. Toutes les mortifications du monde ne sont pas capables de détruire l'égoïsme de l'homme. Dieu lui-même doit mettre la cognée à la racine.

C'est le grand mérite du saint de montrer à l'évidence que le contact avec Dieu conduit nécessairement à la nuit. La nuit n'est pas un «truc» pédagogique inventé par Dieu, ni une façon de travailler par contrastes. Il s'agit d'une nécessité ontologique. Dieu est lumière qui aveugle et feu qui brûle. C'est seulement lorsque l'homme est devenu lui-même lumière et feu qu'il vit en harmonie avec Dieu et de son bonheur à lui.

Mais, de même que nous mangeons le Corps du Christ sous l'espèce du pain et que nous buvons son Sang sous l'espèce du vin, de même la lumière aveuglante de Dieu peut nous toucher sous le voile de circonstances extérieures ou intérieures pénibles: la maladie, la mort, le dépérissement de la vieillesse, les humiliations, les échecs, un divorce, des difficultés psychiques. Tout ce qui amoindrit l'homme, tout ce qui «renverse les puissants de leur trône», contribue finalement à la transfiguration: l'homme doit devenir Dieu.

La vie ancienne doit mourir afin que la nouvelle ressuscite.

Dans notre expédition à travers le tunnel de la nuit obscure, Dieu nous donne une lampe: la foi. Grâce à cette lampe, nous poursuivons notre route, «mais c'est de nuit». Lorsque toutes les émotions pieuses disparaissent, lorsqu'il ne reste plus rien à expérimenter, même pas cette paix profonde qu'on avait découverte en soi, alors seule subsiste la foi, la foi nue sans aucune expérience. Cette foi nous suffit. Cette foi nous apprend à nous appuyer non pas sur l'*expérience* de Dieu, subjective et changeante, mais sur *Dieu.* Cette foi nous enseigne à vivre dans la réalité, et non dans ce que nous expérimentons de la réalité. Cette foi est notre unique boussole au temps où nous ne pouvons plus nous orienter sur les sentiments et les expériences.

Toutefois c'est une erreur, je le répète, d'opposer la foi à l'expérience. La foi chez saint Jean de la Croix est une réalité extrêmement riche, à large spectre. La foi qui nous guide dans la nuit obscure est la foi pauvre, la foi nue. Mais à l'autre extrémité du spectre, on rencontre la *fe ilustradisima,* la foi surilluminée (*VF* 3, 80). Le rôle de la foi nue dans la nuit obscure est précisément de nous piloter au travers et par-dessus *les* expériences vers *la* grande expérience. Dans cette expérience finale, l'homme est arraché à lui-même et placé en Dieu. Alors la foi et l'expérience — l'objectif et le subjectif — vont de pair. Alors, Dieu peut être lui-même, sans limites.

IV. - L'aspect œcuménique

Quelques mots encore sur la signification œcuménique de saint Jean de la Croix. Cet aspect m'est particulièrement cher, d'autant que j'ai le privilège de pouvoir le vivre intensément. Durant les vingt-trois années passées en Suède, j'ai eu l'occasion de donner de nombreux cours d'oraison et de prêcher bien des retraites à des groupes en majorité protestants. Si j'avais alors cité abondamment le Concile de Trente, j'aurais vite reçu mon congé. Mais Jean de la Croix, je puis le citer à volonté! D'une certaine façon, il dépasse toutes les divergences. Du moment qu'on passe du domaine de la théorie à celui de la pratique et de la vie en profondeur, on atteint l'unité. On constate avec un joyeux étonnement qu'à ce niveau profond, nous sommes bien plus unis que nous ne le pensions. Cependant je ne prétends pas minimiser l'importance de la théorie, mais dire seulement que le vie est première. Chez les

mystiques, elle est présente au suprême degré. Lorsqu'on leur donne la parole, toutes les discussions s'éteignent. Et si, ensemble, nous suivons la voie que les mystiques nous indiquent, l'unité se construit d'elle-même.

L'archevêque luthérien m'a demandé de prêcher une retraite pour l'ensemble de la conférence épiscopale luthérienne (treize évêques). Pour la première fois, on se risque à inviter un prêtre catholique, non parce que je suis tel, mais parce qu'on m'estime capable d'une parole sur la prière et la mystique et sur le thème, souhaité pour cette retraite, de l'approfondissement spirituel. Naturellement j'invoquerai Jean de la Croix, avec la certitude de ne provoquer aucune controverse. Au contraire, c'est précisément ce qu'ils attendent de moi; spiritualité et mystique sont des facteurs d'unité.

Il me semble donc de la plus haute importance que la nouvelle évangélisation accorde une grande place à la spiritualité. Les trésors de la tradition mystique méritent d'être déterrés. Nous devons nous familiariser à nouveau avec nos saints et nos mystiques. Alors seulement l'Église sera pleinement une maison où il fait bon vivre, avec une table copieusement garnie. Tous ceux qui ont faim — ils sont nombreux, dans et hors de l'Église — afflueront alors d'eux-mêmes.

Il est dommage qu'on se borne le plus souvent, dans la prédication, à la première partie du chemin, sans rien dire de la seconde, car celle-ci est la plus captivante; et si l'on en savait davantage sur elle, on se sentirait plus stimulé pour entamer résolument la première partie.

Si nous trouvons d'aventure que Jean de la Croix vise trop haut, que tout cela est bien trop sublime pour nous, référons-nous au Concile, qui dit: «L'appel à la plénitude de la vie chrétienne et à la perfection de la charité s'adresse à tous ceux qui croient au Christ, quels que soient leur état ou leur rang» (*Lumen gentium*, 40).

> Ô âmes créées pour ces merveilles, âmes appelées à les voir se réaliser en vous! que faites-vous? à quoi vous amusez-vous? Vos ambitions ne sont que bassesse et vos possessions que misère. Ô déplorable cécité de vos yeux spirituels! Vous êtes aveugles en présence d'une si vive lumière (*CS* 39, 7).

Oui, aveugles devant l'éblouissante lumière. Nous n'avons pas à chercher bien loin la lumière; il nous suffit d'ouvrir les yeux et de vivre dans la réalité, la *pleine* réalité. Nous nageons dans une mer de lumière et d'amour.

Nous connaissons tous l'histoire du petit poisson qui demanda

à un adulte plus expérimenté où trouver l'océan. «L'océan», répondit l'ancien, «c'est l'eau dans laquelle tu nages.» «Cela, l'océan?» répliqua le petit avec dédain, «ce n'est que de l'eau.» Et il continua à chercher l'océan...

S-26022 Tågarp
Karmelitbröderna
Norraby 1299

Wilfrid STINISSEN, O.C.D.

Sommaire. — Le message de Jean de la Croix est aussi actuel au XX^e^ qu'au XVI^e^ siècle. Le saint est un maître sûr pour les praticiens de la prière. Avec un rare discernement spirituel, il nous accompagne dans le passage de la méditation à la contemplation. Il offre un correctif aux diverses formes de méditation non chrétienne. Il explore les profondeurs de l'expérience mystique en tant qu'union avec le Dieu Trinité. Par l'excellence mystique de la nuit obscure, il découvre dans le monde de la souffrance une perspective purificatrice et corédemptrice. Il a sa place dans le mouvement œcuménique, car spiritualité et mystique sont facteurs d'unité.